

Femmes et voyages VOYAGEUSES DU 19^e SIÈCLE

Suzanne Voilquin, ouvrière parisienne, dans l'Égypte de Méhémet Ali.

シュザンヌ・ヴォワルクアン 女性と旅行

Isabelle Hasegawa
長谷川イザベル

十九世紀の中頃、女性が旅するということは、大変な冒険であった。女性は皆、家庭に留まるもの、外に出るのは夫につきそう場合だけ、とされていた時代である。一人旅の女性は、好奇の目で見られ、蔑まれた。とはいえ、自分で選んだかまたは必要に迫られてか、旅する女性の数が次第に増加していった。精神の涵養や、出稼ぎなど、さまざまな目的で有名女性、無名女性が旅立ったのである。

旅した女性の一人、シュザンヌ・ヴォワルクアンは『回想録』（一八六五年刊）の中で、自らの驚嘆すべき体験を語った。パリでレースを編んでいた若い女工の彼女は一八三四年、エジプトに向けて旅立ち、カイロに二年間滞在。母国に戻ってから書き始めたこの『回想録』は、七月王政時代の工場労働者の生活と女性の旅に関する貴重な史料となっている。

よくぞエジプトに旅したと思えるが、そうしたのは彼女ばかりではない。フランス人はオリエントに、そしてボナパルトの遠征以後は、とくにエジプトに憧れていた。サン＝シモン主義者たちも、こうしてエジプトを目指したフランス人であった。実はシュザンヌも、この一派の進歩主義と友愛の理想に惹かれ、エジプト女性の生活の改善に協力するという希望に燃えて、彼らに続いて船出したのだった。独学で知識を身につけたが、財布の中身は空っぽ。しかし理性の進歩を信じて疑わない。こんな彼女が二年間、カイロの人びとと暮すことになる。

シュザンヌ・ヴォワルクアンの『回想録』は、当時大流行した旅行文学の中でも、異色の作品である。そこに見られる、エジプト社会への彼女のまなざしは単純ではない。たしかにシュザンヌにしても、彼女の時代に特有の、オリエントに関する偏見を捨てきれないでいた。しかし彼女の立場上、

外国人として高嶺の見物を決め込むわけにもいかなかった。

著名な男性の旅行者たちは、エキゾチックな快樂の囚になったものである。ところがシュザンヌはそのようなものに興味を示さない。カイロで自活せざるをえず、また女性解放の活動家でもあったから、庶民の女性の日常生活をできるかぎり共にしようと念じた。自分も近所の人たちから観察され、質問された。カイロ滞在の二年間に、こうして対話が始まった。しかし、これから実を結ぼうとしていたこの対話も、エジプトが長い政治的混迷の時代に突入したため、惜しくも中断するのである。

Le passé enfante l'avenir (Suzanne Voilquin)

Marseille 9 novembre 1834. La monarchie de Juillet naissante: Suzanne Voilquin, brodeuse de son état, 33 ans, séparée de son mari, prend la décision de partir en Egypte rejoindre ses amis saint-simoniens. 9 octobre 1836. Suzanne est de retour. Le voyage a-t-il été un échec? Il est, à coup sûr, de ceux qui marquent une vie. Une trentaine d'années plus tard, Suzanne fait publier ses *"Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simonienne en Egypte"* (1) qui relatent cette aventure de jeunesse et nous font revivre l'histoire d'une jeune femme, autodidacte et très peu fortunée, séjournant dans un pays d'accès difficile, en un temps où les voyages sont encore une véritable épreuve même pour les hommes riches et entreprenants.

Le texte de Suzanne est original, à la fois autobiographie et récit de voyage, émanant d'un milieu ouvrier féminin qui a laissé bien peu de témoignages. Sans prétention littéraire, il fut longtemps oublié avant d'être réédité en 1978 par les soins de Lydia Elhalad. C'est un document exceptionnel sur la vie des ouvriers et des ouvrières parisiens autour de 1830. Etudié dans cette perspective, il n'a pas toutefois révélé toutes ses richesses. La partie égyptienne, qui conclut le récit de Suzanne, peu connue malgré le regain de curiosité récent pour la littérature de voyage, mérite une plus grande attention. Les *Souvenirs* nous décrivent un voyage complet dans toutes les étapes qui mènent du projet à sa réalisation. Le voyage et sa relation se situent entre les années 1834 et 1865, dans ce second tiers du 19e

siècle qui hésite entre la découverte “exotique” de l’Autre et les débuts de la “classification scientifique”, bientôt raciste, des non-Européens. Les préjugés et les clichés tout autant que les rêves et les curiosités que véhicule le récit de Suzanne appartiennent encore au “romantisme” de l’Autre et non pas au colonialisme organisé, à l’oppression scientifiquement justifiée de la fin du siècle.

Les *Souvenirs* ne peuvent être séparés des nombreux ouvrages qui traitent alors du voyage en Orient, mais produits par une femme, et par une “femme du peuple” comme Suzanne aime à s’appeler, ils sont doublement éloignés des lieux légitimés du pouvoir social et culturel d’où parlent les voyageurs célèbres de son temps, Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Madame de Gasparin, Flaubert, Fromentin et bien d’autres. Par contre, elle peut revendiquer non seulement le privilège féminin qui lui a ouvert l’accès aux espaces privés et interdits des bains et des intérieurs féminins, mais celui de la femme pauvre qui, dans la nécessité de travailler, a dû, donc pu, côtoyer des milieux à peine entrevus généralement. Le regard de Suzanne fut, par force, décalé, autre que celui de ses contemporains masculins, autre aussi que celui de voyageuses-touristes plus aisées. Ses observations et ses jugements en ont gagné une incontestable autonomie.

Les récits de voyage de la première moitié du 19e siècle témoignent de la découverte de l’altérité par les Européens et du trouble identitaire ressenti devant cet autre. Pour l’homme, cette altérité est incarnée à son plus haut degré par l’Orientale, séductrice et menaçante, source d’un discours fantasmé intarissable. Qu’en était-il des Européennes? La littérature de voyage de ce siècle, entachée d’un exotisme presque insupportable à nos yeux, a été fort dévalorisée dans les années du post-colonialisme, mais les historiens et les critiques actuels, sans aucunement banaliser le fait colonial, tentent à montrer que le regard des voyageurs occidentaux, et plus particulièrement celui des voyageuses, fut complexe et que la relation qu’ils firent de leurs périple fut loin d’être univoque(2).

Les *Souvenirs* de l’ouvrière Suzanne Voilquin invitent à s’interroger sur la qualité du regard d’une voyageuse française posé sur ces femmes “autres”,

parmi les nombreux regards esthètes, savants ou blasés qui furent portés alors sur ces “Orientales”. Pour mesurer l’originalité et le degré d’indépendance de sa vision, il faut analyser ces mémoires écrits et publiés comme un tout intentionnel, comme un message, il faut les comparer avec d’autres récits émanant d’autres voyageurs et voyageuses. Ce qui semble le plus émouvant dans les *Souvenirs* de Suzanne Voilquin, c’est le croisement des regards. La “Française” ne cache pas le malaise ressenti à être regardée et jugée à son tour. De ces échanges de regards plus égalitaires naît une forme de solidarité féminine. Mais dans quelle mesure cette solidarité féminine a-t-elle prévalu sur l’appartenance culturelle?

I. “Toute femme qui se montre se déshonore” (J.J.Rousseau)

Au 19^e siècle, une femme qui voyage seule est un objet d’étonnement, de curiosité, ou de scandale. Ulysse voyage tandis que Pénélope attend. Mobilité virile contre sédentarité casanière féminine. Pour imaginer les conditions dans lesquelles Suzanne a entrepris son voyage, on peut se référer à la brochure intitulée *De la Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères* que Flora Tristan, au retour de son long voyage au Pérou, fit publier en 1835. Elle y plaidait pour une plus grande liberté des femmes et demandait l’aide et la compréhension des esprits éclairés de son temps:

“Les femmes sont aussi une partie active dans les voyages, et si elles ne peuvent pas autant que les hommes être utiles à la science, c’est du côté des mœurs que leur esprit d’observation rend leur utilité prépondérante.”

Flora annonce un regard féminin plus sociologique. Mais, ajoute-t-elle, les conditions qui leur permettraient cet enrichissement, sont bien loin d’être réunies. Une femme qui voyage seule, qui quitte son foyer sans la protection d’un homme, reste une aberration, une a-normalité, une a-moralité en 1830. Les sédentaires:

“ne sauraient comprendre combien il est affreux de se trouver femme seule et étrangère”Elle ne trouvera ni hospitalité, ni politesse, ni respect, ni compréhension, ni aide. Qu’elle voyage pour son plaisir ou par nécessité(3).

Dans son petit ouvrage, Flora Tristan regroupe les femmes qui affrontent ces épreuves en trois catégories: les femmes cultivées qui voyagent pour leur instruction, celles qui le font pour régler leurs affaires ou leurs procès, enfin celles, les plus nombreuses, qui quittent leur province dans l'espoir de trouver du travail. Dans les récits de voyage de la première moitié du 19e siècle, j'ai rencontré, souvent à peine esquissées, les traces de nombre de femmes anonymes, voyageant seules: gouvernantes à l'étranger, institutrices privées, professeurs de langues, artistes, danseuses, modèles, cantinières et vivandières des armées, tenancières de petits commerces, servantes. Le point commun entre toutes ces vocations vagabondes était l'obligation de gagner sa vie.

Le 19e siècle voit une plus grande abondance de départs féminins. On a même parlé d'une explosion de la mobilité féminine. Femmes missionnaires, exilées, réfugiées, femmes à la recherche d'une vie meilleure, victimes plus ou moins forcées au départ par le cycle sans fin révolution-répression du siècle ou par la nécessité de survivre. C'est dans le cadre de cette révolution de la mobilité féminine qu'il faut situer l'entreprise de Suzanne Voilquin.

II. "Sur ce sol fécond pourrait sortir la famille nouvelle et la morale de l'avenir!"

Je n'attendais que cet appel pour commencer mes préparatifs de départ" (Suzanne Voilquin)

Si on s'attache à suivre un cas particulier particulier, on s'aperçoit qu'il n'est pas facile de définir les motivations d'un voyageur au 19e siècle. C'est un écheveau complexe de raisons qui conduisent au départ. Le voyage, a priori impensable, d'une jeune ouvrière-brodeuse pour le Caire peut s'expliquer par la rencontre de plusieurs facteurs, la personnalité de Suzanne Voilquin, la situation politique qui a suivi la Révolution de Juillet et favorisé la contestation saint-simonienne, le goût de cet âge romantique pour les voyages et particulièrement pour l'Égypte.

Née en 1801, Suzanne Voilquin est contemporaine de George Sand et du

premier mouvement qu'on peut appeler féministe en France. Le texte des *Souvenirs* s'il appartient sans conteste à la littérature de voyage, échappe à une catégorisation rigide. Ce n'est pas un tableau encyclopédique à la manière du " *Voyage en Syrie et en Egypte*" de Volney(1787), un des livres de chevet des Saint-simoniens, non plus qu'une méditation sur le "moi" imitée du très célèbre " *Itinéraire de Paris à Jérusalem*" de Chateaubriand(1811), ni un essai journalistique à la façon de Théophile Gautier dans " *Constantinople*" (1853). Il serait plus proche de la quête de Nerval dans son " *Voyage en Orient*"(1851). Mais ce sont sans doute là tout ou partie de ses sources d'information et d'inspiration. Le titre choisi par Suzanne est en lui-même une longue déclaration d'intentions, comme il est de coutume dans les récits de voyage. Quatre idées fortes structurent son entreprise, indiquées par ces quatre expressions: Souvenirs/fille du peuple/saint-simonienne/Egypte.

Les *Souvenirs*, achevés en 1865, une trentaine d'années après le voyage, à partir d'une série de feuilletons rédigés en 1837, sont donc une reconstruction non-exempte de blancs, de silences ou de déformations. Ils ne sont pas un florilège de scènes de genre sur l'Orient, charmantes ou exotiques, comme le mot "souvenirs" pourrait le suggérer. Car une "fille du peuple", une ouvrière, n'a pas, à première vue, les moyens de faire du tourisme mondain en 1830. D'autant plus qu'elle se revendique aussitôt comme saint-simonienne, adepte d'un mouvement social très actif au début de la Monarchie de Juillet. Mouvement qui, censuré en France, s'était expatrié pour survivre. Dès lors se dessine l'ossature du texte de Voilquin: il s'agit de la relation d'une "mission" sociale et sainte, en laquelle l'auteure a cru de toutes ses forces, mais dont elle sait désormais en 1865, qu'elle a échoué. Entre 1834, temps du voyage, temps de l'espérance, et 1865, temps de l'achèvement du récit, et temps de la désillusion, Suzanne construit un texte complexe: paysages d'Egypte ressuscités dans toute leur fraîcheur, femmes du Caire, lettres d'amis disparus insérées comme des fleurs séchées, jugements désabusés mais modérés par une foi jamais tout à fait éteinte. La multiplicité de ces temps font des *Souvenirs* un livre attachant.

III. “Non, certes, je ne suis pas la seule qui ait crié à Dieu: suprême intelligence, oh!donnez-moi le pain de l’esprit, hélas! mes parents peuvent à peine me donner celui du corps.” (Suzanne Voilquin)

Pour Suzanne, la vie est un tout, un destin. Son autobiographie est voyage et l'inverse est aussi vrai, à l'imitation du *bildungsroman* si caractéristique de la littérature du temps. Son voyage n'est que la conséquence de sa vie antérieure. Les *Souvenirs* comportent ainsi trois volets: l'enfance et la jeunesse, l'engagement en France, et enfin, le voyage en Egypte. Chaque étape est grosse de la suivante et conduit au travers de multiples obstacles à la prise de conscience du malheur d'être femme mais aussi de la nécessité d'agir. Née peuple, elle se sent très vite solidaire des déshérités. C'est ce sentiment intense qui la pousse un peu plus tard vers le mouvement saint-simonien, et qui l'entraînera en Egypte, après l'échec du mouvement en France.

Quand Suzanne naît, la Révolution est achevée et Napoléon va bientôt être vaincu par les forces monarchiques de la vieille Europe. Le père, artisan-chapelier, ancien révolutionnaire et grand admirateur de Napoléon, insuffle à ses quatre enfants un fort esprit contestataire. L'adolescence de Suzanne est partagée entre un père révolté et une mère catholique, soumise et pieuse. Si la jeune fille penche définitivement vers les idées du père, elle éprouve néanmoins une grande pitié pour la soumission et les souffrances cachées de sa mère. Ce mélange de révolte et de pitié est à la source de son féminisme, original, tout à la fois intransigeant et sensible.

La plus grande frustration de la jeune-fille vint de l'impossibilité de s'instruire à satiété. Toutes les occasions qu'elle sut pourtant saisir pour satisfaire sa curiosité, le dictionnaire de son frère, le journal de son père, les romans-feuilletons de sa mère, puis les livres prêtés par ses amis militants, les oeuvres de Voltaire, Rousseau, Lamartine, Sand, ne comblèrent jamais tout à fait les manques d'une très courte éducation primaire chez les soeurs du quartier de Saint-Merry.

Suzanne aspirait à s'élever dans la hiérarchie sociale. Elle crut le but

atteint lorsqu'un étudiant en médecine lui fit miroiter le mariage. La chute fut rude. Séduite, abandonnée, la jeune-fille, alors dans sa vingtième année, subit un traumatisme profond. D'autant que les malheurs s'enchaînent. La mort de sa mère désorganise la famille. Suzanne et sa jeune soeur doivent quitter le domicile familial pour travailler en atelier. Cette entrée dans le monde du travail salarié hors de la maison paternelle est vécue comme une nouvelle déchéance. Suzanne finit par accepter le mariage avec l'ouvrier imprimeur Voilquin, par résignation. Le mari se révèle atteint de syphilis. Les fausses couches se succèdent. Suzanne est déçue dans ce qui était devenue sa plus grande espérance: la maternité.

La première partie des *Souvenirs* s'achèvent sur ce constat d'échec, échec qui va néanmoins être à la source de sa renaissance vers une "autre" vie de femme. Se manifestent dans cette première partie certains traits qui dessinent déjà la Suzanne du voyage en Egypte: une sensibilité à la misère, une attention particulière à la vie des femmes ordinaires, des mères surtout, le refus de toute manifestation sexuelle ressentie comme une menace, et le désir d'instruire et de soigner .

C'est par Voilquin que Suzanne fait la connaissance des cercles saint-simoniens au sommet de leur popularité vers 1831. Elle se voue dès lors au mouvement ou plutôt à la Famille. Toute une jeunesse s'y retrouve, étudiants, jeunes bourgeois contestataires, artisans-ouvriers, et fraternise dans un rêve de justice et d'amour. Tous appellent de leurs vœux l'avènement d'une société régénérée, et dans les cercles de quartier, on se rencontre, on mange, on boit, on danse, tout en reconstruisant le monde. Suzanne, blessée par la vie, aime cette chaleur et apprécie surtout, dans l'oeuvre foisonnante de Saint-simon, l'accent mis sur l'éducation et la promotion des femmes. Mais ce dernier but sera souvent négligé par le groupe masculin. Aussi, avec ses amies, Suzanne prend-elle la tête d'une option plus féministe dans le mouvement et dirige-t-elle de 1832 à 1834 le premier journal entièrement écrit par des femmes prolétaires, "*La Tribune des femmes*". Cette action militante, sur le terrain, juste avant son départ, sera une expérience précieuse pour la future voyageuse, car on imagine aisément quelle force de

détermination et quelle capacité à agir dans la vie publique devaient être nécessaires pour tenter l'aventure égyptienne.

IV. “Aujourd’hui, vous partez pour l’Egypte, vous allez revoir ceux de nos frères qui sont allés demander des révélations d’avenir au ciel d’en haut où sont écloses toutes les religions.C’est un saint et hardi pèlerinage! “(Suzanne Voilquin)

En 1834, le procès intenté au Père Enfantin, chef de la secte saint-simoniennne, pour troubles à l'ordre public, et son emprisonnement, va amener le mouvement à réduire son action en France et à chercher une nouvelle chance à l'étranger. L'Egypte fut choisie pour cette résurrection. La décision de Suzanne a tous les accents d'un appel religieux. En 1865, au moment de la publication des *Souvenirs*, quand les utopies s'étaient éteintes sous la poigne de la police de Napoléon III, Suzanne se rappelle, avec une nostalgie teintée d'ironie "le climat religieux" dans lequel baignaient trente ans auparavant les espoirs des candidats au voyage.

Le rêve égyptien de cette jeunesse romantique se nourrissait des souvenirs de l'expédition égyptienne du général Bonaparte de 1798 à 1806. L'épopée malheureuse avait eu grand un retentissement, et suscité un regain de l'égyptologie parmi les savants et de l'égyptomania dans le grand public. Le voyage d'Orient satisfaisait à une foule de motivations chez les Européens d'alors, nostalgie des anciens mondes gréco-romain ou chrétien et déjà recherche d'antidotes à une vie devenue, selon eux, déjà bien trop "moderne", "affairiste", "artificielle".(4)

Les Saint-simoniens avaient une philosophie différente et une vision qui mêlait astucieusement utopie et réalisme. Leurs chefs se voyaient constituer la seconde expédition d'Egypte. Rien de moins. Mais leur expédition ne se voulait pas militaire, mais industrielle et pacifique. Enfantin et ses disciples sont persuadés de pouvoir apporter à l'Egypte le progrès industriel, qui, dans l'esprit de Condorcet et de Saint-simon, leurs inspireurs, sera le fondement de l'avenir. Les femmes participeront à cet avènement de la nouvelle société

internationale car l'Homme est homme et femme, comme l'univers est Occident et Orient.

Plus concrètement, Enfantin, Ferdinand de Lesseps, alors consul au Caire, et leurs amis s'intéressent au projet du percement de ce qui sera le canal de Suez, profitant de la francophilie de Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, sorte de prince "éclairé" qui utilise la rivalité anglo-française pour moderniser son pays et assurer son pouvoir. La situation semble donc favorable à l'installation d'une "colonie" de Français saint-simoniens. Enfantin et quelques disciples, accompagnées de leur femme ou de leur amie, sont déjà sur les lieux quand Suzanne Voilquin décide de s'embarquer à son tour.

V. "Voulant partir à tout prix pour l'Égypte, j'offris donc avant de m'y rendre directement, de visiter les principaux centres saint-simoniens de la province." (Suzanne Voilquin)

Entre l'appel du Père et l'embarquement à Marseille, vont se succéder dix huit mois pendant lesquels Suzanne se prépare activement au départ. A Paris, la famille saint-simonienne, composée de jeunes gens "distingués", enthousiastes et gais, multiplient les plans et les projets pour le grand voyage sans aboutir. Les rapports venus des amis déjà installés en Égypte sont alarmants. Les finances manquent terriblement. Mais ce n'est pas pour effrayer cette jeunesse insouciante. On passe outre les détails pratiques.

"Tout cela se trouvait au second plan....Il y avait peu de sérieux et beaucoup d'imprévu dans ces projets" note Suzanne. (5)

Le voyage en 1830 est encore une aventure bien faite pour attirer une jeunesse remplie de souvenirs napoléoniens, déçue par l'ennui bourgeois de la monarchie de Juillet. Les voyages sont longs, inconfortables, souvent dangereux. Leur réalisation exige normalement beaucoup d'argent, un bon réseau de relations, si possible diplomatiques, pour assurer le logement local. Quant aux bateaux à vapeur, aux guides faciles, à l'encadrement touristique, ils n'en sont qu'à leurs débuts. Que pouvait connaître Suzanne du pays où elle allait, en dehors de la littérature de voyage fréquentée par les

Saint-simoniens? Sa plus grande source d'images semble avoir été la traduction des *Mille et nuits* par Galland qu'elle cite plusieurs fois. Mais, je l'ai dit, le manque d'informations précises, comme le manque de fonds, ne préoccupaient pas outre mesure Suzanne et ses amis.

Toutefois, du côté des femmes, particulièrement du côté des célibataires candidates au départ sans compagnon, comme c'est le cas de Suzanne, on sent plus d'inquiétude face à l'aventure, on veut plus de sérieux aussi dans la préparation pratique et dans la récolte des informations. Nous basculons là peut-être dans la dimension féminine du voyage. Autour de Suzanne, les femmes s'organisent pour rassembler et rendre compte de "*tout ce qui se faisait dans la Famille, des missions entreprises, du départ du Père et de ses fils, de leur arrivée sur la terre d'Égypte, etc...*" (6).

Mieux, les futures voyageuses prennent des leçons de médecine élémentaire en prévision des besoins. L'exercice de la médecine peut assurer non seulement la vie matérielle des Françaises mais être un moyen efficace d'atteindre les Égyptiennes.

Mais ces préparatifs sont, pour Suzanne, secondaires. Elle a mûri son projet. La fondation d'une colonie en Égypte ne peut être qu'une étape dans la manifestation des idéaux saint-simoniens. Ce qui est essentiel à ses yeux, ce qui lui semble être la grande chance à saisir, c'est la participation des femmes à l'entreprise, celle des femmes, trop souvent tenues à l'écart du centre des décisions dans la Famille. En cela, son attitude n'est pas différente de celle des religieuses de l'époque, désireuses de ne pas laisser aux seuls hommes la responsabilité de l'expansion des missions(7). Pour que les femmes ne cèdent pas leur place, il faut qu'elles montrent leur capacité à affronter non seulement les aléas d'un voyage difficile mais surtout la réprobation de la société traditionnelle:

"Mais, avant tout, mon but était de faire de ce voyage une oeuvre de propagande active. Une foule d'apôtres nous avaient depuis trois ans préparé les voies. C'était d'ailleurs notre cause que nous avions à plaider; il fallait avoir le courage de nous montrer, malgré les préventions du monde contre toute démarche inusitée. Il s'agissait de nous faire accepter, afin de tracer la route à

d'autres femmes." (8)

Suzanne décide donc d'entreprendre un "tour de France" à la manière des anciens compagnons-artisans qui allaient de ville en ville perfectionner leur art chez les maîtres locaux. Son but est précisément d'apprendre le métier de propagandiste. Entre Paris et Marseille, le port d'embarquement pour l'Orient, elle va visiter quatorze villes. Pérégrinations qui lui prendront cinq mois. Ce voyage en France se révèle être une mine de renseignements sur le voyage au féminin au 19^e siècle.

Suzanne se choisit d'abord une jeune compagne de voyage entre 22 et 25 ans. Leurs maigres ressources sont mises en commun, et les rôles partagés. Isabelle, qui a des talents de portraitiste, assurera les besoins quotidiens. Suzanne, elle, à chaque nouvelle étape, doit prendre contact avec les sympathisants du mouvement, promouvoir leur expédition égyptienne et obtenir un soutien financier.

Voilà donc nos deux jeunes voyageuses quittant Paris le 30 juin 1834, avec la bénédiction des parents et sous le regard bienveillant de leurs amis. Elles emportent avec elles un grand nombre de lettres de recommandation d'amis aux amis. Le voyage s'effectue au rythme variable des diligences sur les routes pavées et des bateaux halés le long des fleuves. La diligence semble inconfortable. Un voyage de "martyrs" dit Suzanne avec humour, faisant référence sans doute aux peines des saints missionnaires. Pourtant, sa lenteur même fait aussi son intérêt; les passagers lient connaissance, quelquefois hostiles aux idées de la jeune femme, souvent accueillants et serviables. Parfois, règnent le silence et la fatigue. Suzanne rêve alors, et médite sur l'étape passée, fait des plans pour l'étape suivante. A l'opposé de nos voyages pressés, le voyage en diligence permet un travail de méditation, de rumination, et d'adaptation au nouveau paysage tout au long du chemin.

A chaque arrivée, se déroule le même rituel: les voyageuses éreintées cherchent un hôtel bon marché. Remises de leurs peines, elles visitent la ville, vont à la poste chercher le courrier de Paris, courent de tous côtés pour établir des contacts, nouent des relations avec les sympathisants locaux qui vont se charger de trouver des commandes de portraits pour l'une et des

occasions de rencontres, de conférences pour l'autre. La durée de leur séjour dépend de l'importance de la ville, du zèle de leurs amis, de l'état des finances et du temps nécessaire pour les restaurer.

L'accueil réservé aux voyageuses est lui aussi variable. Les sympathisants, qui sont des cadres intellectuels locaux, sont accueillants, désintéressés et galants. Ils se proposent aussitôt de servir de guide, ils organisent non seulement des débats d'idées mais des dîners, et jusqu'à des bals pour les visiteuses, fort flattées des attentions de ces messieurs. Les réactions des épouses ne se font pas attendre. Suzanne ne cesse de se plaindre de l'animosité des provinciales. Si elles ne peuvent ouvertement refuser leur maison ou leur table aux envoyées de Paris, elles les accueillent d'un sourire pincé, d'une main guidée. Elles regardent ces voyageuses non-accompagnées avec beaucoup de mépris. Le comportement libre des deux saint-simoniennes, leurs idées progressistes et féministes, tout cela choque profondément ces petites bourgeoises conservatrices, prudes, et très sensibles aux distinctions sociales locales, au qu'en dira-t-on de leur milieu. Suzanne, qui a la plume facile, se fait un plaisir de décrire avec un humour balzacien le monde étroit et hiérarchisé de la province. Cette Parisienne dans l'âme rend mépris pour mépris. Il enveloppe tout ce petit monde ridicule, il atteint jusqu'aux villes-mêmes, jugées souvent sales et mal construites.

Mais la curiosité à l'égard des Parisiennes de passage est aussi grande que la méfiance. Il y a si peu d'événements dans une ville de province! Et les voyageuses sont assez habiles pour deviner les regards d'envie, et savent fort bien en jouer pour se faire inviter par tous les mondains des petites villes. Au bal, au théâtre, ces ouvrières de Paris ne sont pas loin de se croire les reines d'un jour. On devine dans les phrases de Suzanne une naïve satisfaction d'amour propre. Et le désir de séduire. Elles sont jeunes, libres, en marche vers l'aventure, et sans oublier leur devoir missionnaire, il est évident qu'elles ne refusent pas les flatteries et les hommages que leur valent leur réputation de Parisiennes, leur toupet et leur audace de voyageuses.

Leur assurance croit au fil du voyage. Suzanne ne craint plus de parler devant la foule, Isabelle trouve des commandes. Parfois les dons affluent. Les

questions aussi, sur toute l'actualité sociale. Les plus fidèles auditeurs sont les ouvriers, les femmes qui travaillent, les maîtresses de pension, les jeunes, hommes et femmes, qui rêvent d'échapper à la vie provinciale comme à la pauvreté. Le regard de Suzanne se précise. Elle porte un intérêt sociologique à tout ce qu'elle voit, urbanisme, usines, ateliers, hôpitaux, asiles d'aliénés, prisons. Et lorsque les deux voyageuses repartent, des amitiés sont nées, qui vont souvent se poursuivre par une nouvelle correspondance.

Aussi, lorsqu'après cinq mois de voyage, les deux femmes arrivent enfin à Marseille pour le grand embarquement, on a l'impression que Suzanne a réellement acquis une grande aisance dans l'action et qu'elle est beaucoup plus mûre pour affronter le voyage. Son corps est devenu endurant à la peine, à l'inconfort, aux aléas inévitables. Son regard, surtout, s'est aiguisé. Elle a observé les différences régionales, culturelles, le fossé entre les classes, la misère dans une ville ouvrière comme Lyon, les pesanteurs des distinctions sociales à Dijon, l'étroitesse d'esprit à Aubusson, le retard économique, l'état moyen-âgeux des habitudes de vie dans bien des provinces. C'est le même regard observateur qui va s'exercer en Egypte, utilisant pratiquement les mêmes expressions. Enfin, elle a aussi beaucoup appris sur les hommes. Et sur les femmes. En dépit de son idéalisme, elle a parfaitement compris que les plus belles idées du progrès, les plus lumineuses, ne produisent pas nécessairement de miracles. Et qu'on ne change pas les humains en un tour de main.

VI. "La vieille Alexandrie se dressa devant nous ."(Suzanne Voilquin)

Suzanne débarque à Alexandrie le 7 octobre 1834, après 24 jours de navigation difficile. La joie de reposer pied sur la terre ferme lui fut gâtée par son premier choc devant la misère et la malpropreté du grand port.

"La malpropreté, l'air de misère et de maladie de ces figures bistrées qui, sans bouger, nous parlaient d'une voix gutturale, étaient bien faits pour m'attrister. Jusqu'au ciel d'Orient, si beau dans mon imagination, il était ce jour-là couvert de nuages; l'air était froid; une pluie fine nous pénétrait sans aucun

abri ni moyen pour l'éviter." (9)

Cette première impression "navrante" selon ses propres mots, fait écho à celles de tant d'autres voyageurs:

"Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre" écrit Chateaubriand. Et Nerval:

"Le soir de mon arrivée au Caire, j'étais mortellement triste et découragé... Quoi! Me disais-je, c'est là la ville des Mille et nuits..."

Il faut démêler ce qui dans le récit de ces "premier soir" tient à la désillusion devant une réalité inattendue et si autre, et ce qui tient à la fatigue, à la peur et à un brusque sentiment de solitude. Et aux effets littéraires, faut-il ajouter. Mais Suzanne, justement, les cultive peu. Ces premières foules arabes qui sont chez les écrivains l'occasion d'une scène de genre haute en couleurs, évoquant souvent les turqueries de Molière, sont absentes dans les *Souvenirs*. Chacun voit avec ce qu'il est. La sage-femme en devenir qu'est Suzanne, voit les ophtalmies, les borgnes, les visages maladifs. Et ouvrière, elle voit la pauvreté des habits plus que les chatolements d'opérette, la pauvreté et la saleté des rues, comme elle les avait vues à Lyon et porte sur cette réalité, un regard partagé entre pitié et dégoût.

En 1826, débarquait, en sens inverse, à Marseille, la première mission scolaire de quarante-quatre étudiants égyptiens envoyés en France par Méhémet Ali. Le jeune cheikh Rifā'a at-Tahtāwi a laissé une relation intéressante et savoureuse sur les moeurs françaises de l'époque(10). Marseille lui évoque Alexandrie, dont le cachet de modernité l'avait réjoui précisément, alors qu'il déçoit les voyageurs Européens. Et il remarque, non sans humour, que la propreté est assurément plus avancée en France:

"Une des qualités qui distingue les Francs des autres chrétiens, c'est leur amour de la propreté extérieure...Pourtant, la propreté procède de la foi, dont ils n'ont pas un atome."

Le soir-même de leur débarquement, Suzanne et ses compagnons sont pris en charge par le consul de France, Ferdinand de Lesseps, ami des Saint-simoniens. Le changement de décor est brutal et les lecteurs se retrouvent sans transition dans les salons de l'ambassade, où Suzanne, seule femme,

parade avec le plus grand plaisir.

“Nous eûmes pu nous croire dans notre beau Paris, tant l’urbanité du maître, le dîner qu’il nous offrit, la conversation qu’il dirigea nous rappelèrent notre plaisant pays de France.” (11)

De ce “plaisant pays”, Tahtāwi note, de son côté, sans romantisme, les curiosités:

“Le premier jour, sans presque nous en apercevoir, il nous est arrivé des choses, étranges pour la plupart. Par exemple, on nous a amené plusieurs serviteurs français dont nous ne connaissions pas la langue et apporté une centaine de chaises pour nous asseoir, car les habitants de ce pays trouvent étonnant que l’homme s’assoie sur une sorte de tapis, voire à même le sol.” (12)

Au même titre que les hôtes de plus haut rang, Suzanne, épuisée, jouit sans retenue d’une agréable soirée, d’un bon dîner et d’un lit confortable. Le courage revient. Mais la “fille du peuple”, plus que d’autres, est emportée par le plaisir naïf d’être “reçue” comme une dame. Cette “soirée” n’est pourtant qu’un intermède.

La “Famille” saint-simonienne en Egypte regroupe des médecins, des ingénieurs, des artistes et quelques femmes, compagnes de ces expatriés. Malgré bien des disputes inhérentes à toute petite communauté vivant à l’étranger, le groupe de jeunes gens est solidaire. Avec eux, Suzanne s’initie aux fumeries de haschich, aux pique-niques au pied des pyramides, aux promenades dans le dédale des ruelles du Caire et aux plaisirs de ses bazars, tandis que de l’autre côté de la Méditerranée, Tahtāwi découvrait avec le même plaisir les riches cafés de Marseille, leurs glaces rutilantes, leurs tasses “*grandes comme quatre tasses en Egypte*”, leurs “*feuilles de faits quotidiens*”, leurs femmes qui “*ont l’habitude de dévoiler leur visage*”.

Au Caire, la jeunesse saint-simonienne s’amuse, palabre, flirte. On entrevoit par instants le pays des *Mille et une nuits*. Jusque là, le récit de Suzanne ne diffère guère de beaucoup d’autres. Et ne diffère pas davantage le récit de son installation dans une maison arabe au coeur du vieux Caire par un choix semblable à celui de Nerval. Mais plusieurs conditions vont donner au séjour de Suzanne une orientation bien particulière. En premier lieu, le

manque d'argent, qui l'oblige, par exemple, à gagner sa vie, comme blanchisseuse des hommes du groupe, "*Voulant vivre indépendante, je me fis momentanément la blanchisseuse de tous nos amis*", puis comme gouvernante des enfants du médecin français qui l'initie aux pratiques médicales de l'accouchement. Vient ensuite la peste, qui va limiter l'action de Suzanne à quelques quartiers et l'obliger à soigner tous les habitants qui l'entourent, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, maîtres ou esclaves, hommes ou femmes. Enfin, le fait d'être une femme célibataire la rend plus fragile face aux cabales des Français et plus étrange aux yeux de la population locale. Tous ces éléments, bon gré mal gré, la mêlent de plus en plus intimement à la vie quotidienne des habitants du Caire. Ce dont va profiter son regard de sociologue et son esprit militant. Et ce regard, d'abord extérieur, rendu parfois aveugle par les clichés ressassés dans les récits de voyage, va progressivement se transformer en une compréhension plus fine, puis en réelle sympathie.

VII. "Il paraît qu'en effet beaucoup d'Européens louent des maisons au Caire, pour peu qu'ils y séjournent..."(Nerval)

Les amis trouvent pour Suzanne une petite maison arabe et recrutent aussi une jeune servante. Première étape de son intégration cairote; "*O sweet home! Mon doux chez moi!*" écrit Suzanne. Voici la Parisienne ravie, d'une façon assez surprenante, de s'installer au coeur du vieux quartier. Deuxième étape, les courses. Pour meubler son modeste foyer, elle court de bazars en bazars avec sa jeune servante et s'initie aux marchandages. Parmi les anciens qui sont tombés amoureux du Caire, il en est qui lui proposent de la guider et de l'introduire à la vie quotidienne de cette immense cité. "*Cette ville est ma mère, je ne peux plus m'en séparer*" lui dit l'un d'eux. Dans les *Souvenirs*, ce chapitre de l'installation contraste fortement avec celui de l'arrivée "navrante". C'est enfin la rencontre avec l'Orient rêvé, l'étonnement, le plaisir enfantin de tous les sens, et la coquetterie féminine devant tout ce qui brille et chatoie. Elle, aussi, comme tous les voyageurs en Orient, se voit

transportée enfin au pays des *Mille et une nuits* de Galland. Suzanne n'a pas la magie du style de son contemporain Nerval pour traduire ses émotions mais elle les partage dans sa maladresse. "*Je ne pouvais m'arracher de ce lieu.*"

Suzanne va dès lors vivre au milieu de ses voisines. Le ton est gai et enjoué pour dire ces contacts quotidiens jusqu'à l'apparition de la peste. L'épidémie, qui se déclare deux mois après l'arrivée de Suzanne, va obliger les saint-simoniens à resserrer leurs liens. Suzanne déménage chez le docteur Dussap qui accueille tous ceux qui frappent à sa porte. Aux côtés de la fille du médecin, Suzanne soigne sans répit les pestiférés sans aucune discrimination, et seconde, dans cette situation catastrophique, les accouchements des femmes du voisinage. C'est Hanem Dussap, jeune métisse franco-arabe, qui va introduire Suzanne dans le monde féminin qui l'entoure, lui enseigner des éléments d'arabe et nombre de coutumes locales. Sous l'influence bénéfique du docteur et de sa fille, Suzanne va changer. Elle s'éloigne des considérations générales habituelles aux voyageurs de ce temps, et ses jugements se font plus nuancés, plus personnels, son regard plus affiné et plus compatissant. Peu à peu, son plan se précise, et son désir de devenir une sage-femme qualifiée dans ce pays qui en manque tant, prend forme. Mais les obstacles sont énormes. Suzanne espérait pouvoir travailler dans les écoles de médecine du Caire sous la direction du célèbre docteur Clot-Bey. Mais, formée sur le tas, elle est évincée par une jeune femme-médecin arrivée directement de Paris avec diplôme et médaille de la Faculté, une certaine Mlle Gant.

VIII. "A mesure que mes relations s'étendront, je te dirai quelques mots sur les dames turques, arméniennes, coptes, juives et abyssiniennes. Je veux en ce moment te faire connaître la fellah; c'est la femme du peuple par excellence ; elle tient au sol par toutes ses fibres."(Suzanne Voilquin)

Nous voici au coeur de notre question. Quels sont les liens que la voyageuse a su ou a pu créer avec les femmes du pays? Mary Louise Pratt,

dans son livre *“Imperial eyes, Travel writing and transculturation”* (13) étudie la vision “impérialiste” des explorateurs de l’Amérique du Sud au 19^e siècle. A ce regard qui constitue l’Autre en objet d’étude, de commerce ou de jouissance esthétique, elle oppose le regard féminin de deux grandes voyageuses, la Française Flora Tristan au Pérou en 1833 et l’Anglaise Maria Callcott Graham au Brésil et au Chili en 1824, qu’elle désigne du terme d’*“exploratrices sociales”*. Ces femmes, en partie pétrées des mêmes préjugés que leurs compagnons, n’étaient pas, selon son analyse, installées avec autant de bonne conscience dans la situation confortable du voyageur masculin, bardé de ses connaissances scientifiques, de ses plans économiques et de ses visées politiques. Par force peut-être, elles ont été plus près du quotidien du pays visité, plus touchées par ses malheurs, plus préoccupées par la situation des femmes, d’où ce titre d’exploratrices sociales. On peut sans conteste étendre cette appellation à Suzanne Voilquin en Egypte.

Le regard que la jeune brodeuse parisienne porte sur les femmes égyptiennes est complexe. Ses jugements sont influencés par son propre milieu, plus populaire, donc beaucoup plus ouvertement pervertis par l’attachement au “terroir du vieux Paris”, que celui de Flora Tristan ou de Maria Callcott Graham. Ils sont aussi orientés par une foi d’autodidacte plus radicale dans le Progrès universel, dont les révolutionnaires français sont l’avant garde dans son esprit. Mais, comme les deux exploratrices du Nouveau monde, Suzanne se sent interpellée, regardée à son tour, jugée sinon moquée par les femmes du pays. Je voudrais analyser comment s’est construit ce dialogue, entre provocations et connivences.

“Les premières femmes que j’entrevis me causèrent l’effroi d’une troupe de masques communs et mal réussis. Mais peu après mes yeux s’habituaient à ces sortes de fantômes dont on ne distingue que les yeux fort beaux pour la plupart.” (14)

Les voyageurs surpris par leur première rencontre avec des femmes orientales voilées sont de deux sortes, les moralisateurs qui trouvent le spectacle triste ou grotesque, et les séducteurs prêts à tenter l’aventure. Je

ne résiste pas à citer tel ou tel:

“Une gaze blanche ou noire laisse quelquefois deviner les traits des belles musulmanes” (Nerval, Les femmes du Caire, 1851)

Ou encore:

“Au coin de la rue apparaît une femme masquée comme un domino”
(Gautier: Voyage en Egypte, 1869)

Sur ce sujet de la beauté, de la séduction ou de la laideur des Orientales, les voyageurs sont intarissables. Tahtāwi, de son côté, tout sérieux étudiant de l'université d' Al-Azhar qu'il soit, détaille les Parisiennes, séduit mais critique:

“C'est une merveille qu'une fois la taille serrée avec la ceinture, on puisse la tenir dans ses deux mains...” Mais *“On ne saurait apprécier la coiffure que les Françaises ont adoptée...”* En matière de morale, il est assez philosophe:

“Elles se dévêtissent de la tête jusqu'aux seins...Les soirées de danse, elles sont les bras nus. Il ne s'agit pas là de choses indécentes pour les gens de ce pays. Mais elles ne découvrent jamais leurs jambes; elles portent constamment des bas qui cachent les deux jambes, surtout lorsqu'elles sortent dans les rues. A vrai dire, leurs jambes ne sont pas du tout extraordinaires.” (15)

Suzanne est, de fait, effrayée et séduite par les premières femmes égyptiennes qu'elle rencontre, et ce mélange d'incompréhension légèrement méprisante et d'attirance, presque de jalousie, définit assez bien son attitude. Nous avons vu à plusieurs reprises, dans la province française, au consulat d'Alexandrie, cette fille d'artisan du vieux Paris être persuadée de représenter toute l'élégance et tout l'esprit de cette capitale du monde civilisé. Il n'est de beauté féminine qu'à Paris:

“Généralement les femmes arabes ne sont pas jolies; les lignes si pures de l'ovale européen ne se retrouvent chez aucune d'elles; leurs dents sont très blanches; mais leur bouche, leur nez, leur front étroit, un peu déprimé, tous ces traits sont sans grâce, sans finesse et surtout sans expression.” (16)

Voilà donc le “pur ovale” renvoyé aux “jambes pas du tout extraordinaires”!

Mais Suzanne continue quelques lignes plus loin:

“On retrouvait dans ses simples femmes du peuple, dans leur attitude et leur démarche, la grâce et la noblesse des nymphes riantes écloses dans

l'imagination païenne".

Bien qu'avec des clichés éculés de la littérature exotique, Suzanne admire ces mêmes femmes dont elle vient de détailler les défauts sans pitié. Contradiction? La Parisienne n'apprécie pas tout de suite d'autres formes de beauté que celles qui lui sont familières, mais dans le même temps, elle ne peut se défendre du charme que dégagent les Egyptiennes. "*Leurs yeux seuls sont beaux, noirs et brillants*". Son naturel, fondamentalement bon, ne peut d'ailleurs, admettre que les fellahs pauvres qu'elle rencontre soient totalement laids, et malgré ses déclarations générales citées plus haut, elle ajoute des détails qui relèvent toujours l'image de "ce peuple", de ces paysans qu'elle voit graves, nobles, gais, doux, droits et souples comme leurs beaux palmiers pour ne relever que quelques unes de ses expressions favorites. Son féminisme enfin lui fait trouver dans l'exploitation machiste des femmes, et non dans quelque caractère inné, la cause du manque d'expression des Egyptiennes. Elle est là sur son terrain de lutte:

"Voyez leurs yeux; ils sont beaux, expressifs, remplis d'une langueur provocante. Quant à leurs traits toujours voilés, se trouvant sans emploi dans la vie de relation, ils restent mornes et sans expression!... O philosophes, cela ne veut-il pas dire: affranchissez notre sexe, afin de voir toutes ces femmes s'épanouir au soleil de la liberté dans la diversité de leur nature." (17)

Tahtāwi ne l'aurait sans doute pas contredite dans ses désirs d'émancipation. De son ton tranquille et curieux, il apprécie ces Françaises qui accueillent le visiteur dans les salons parisiens ou qui "*voyagent, soit seules soit accompagnées*". Il admire même:

"Car les femmes sont, elles aussi, passionnées de connaissances; elles aiment rechercher et découvrir le secrets des êtres. N'y a-t-il pas celles qui viennent des pays européens jusqu'en Egypte pour voir ses curiosités-les pyramides, les temples etc...? Elles sont comme les hommes en toutes choses." (18) écrit-il encore.

Tahtāwi est venu pour voir et apprendre. Les moeurs de ces gens hors de l'Islam, étranges et autres, l'intéressent, certes, mais moins que leur savoir et leurs connaissances scientifiques.

Suzanne, la missionnaire féministe, ne peut avoir ce regard distancé sur

les femmes égyptiennes. Alors que pour Nerval “ *L’imagination trouve son compte à cet incognito des visages féminins*”, pour elle, les jolis moucharabieh des maisons du Caire ne peuvent qu’évoquer des images carcérales:

“En examinant toutes ces maisons, mes idées se rembrunissaient; j’y remarque une porte étroite et basse, toujours fermée; les fenêtres des étages supérieurs sont grillagés d’étroits losanges qui ne permettraient pas à la main d’un petit enfant d’y passer. En levant mon regard, je distingue derrière ces grilles de grands yeux noirs nous regardant avec curiosité. La vue de ces recluses m’impressionnent vivement.”(19)

Et ce qui fait dire à Nerval “ *C’est bien là le pays des rêves et de l’illusion*”, tire un cri à la jeune Française: “ *C’est donc là ...que l’orgueil et la jalousie d’un despote enferment son honneur et son plaisir?*”

Points de vue croisés sans doute aussi excessifs l’un que l’autre. Mais voici que ce regard noir qui regarde Suzanne nous introduit dans un second temps de la relation orientale de la voyageuse.

IX. “Respirant le frais sur ma terrasse avant le moghreb(prière du soir), quelques jeunes têtes de femmes sans voiles se dressèrent tout à coup en face de ma maison, appuyées également sur le parapet de leur terrasse; alors commencèrent les salamalecs de bon voisinage, avec prière de leur part d’aller chez elles passer quelques instants”(Suzanne Voilquin)

Installée au coeur du vieux Caire, aidant le docteur Dussap à sauver de la peste tous ceux qui peuvent l’être, Suzanne va être obligée d’abandonner cette première position d’observatrice, fut-elle militante. Dans les occupations concrètes du quotidien, Suzanne n’a pas toujours l’initiative. Elle se heurte à des coutumes, “ *des façons de faire, façons de penser*” pour reprendre le titre du livre de Yvonne Verdier(20) sur les paysannes françaises du siècle dernier, qu’elle ne comprend pas, qui remettent en cause ses croyances et sa sensibilité. Et le regard de l’autre est là, interrogateur, provocant, rieur. Suzanne sent ce regard, s’en défend comme elle peut par

des provocations en retour, cède aussi et apprend.

Au sortir de l'adolescence, Suzanne avait perdu la foi catholique. Elle avait rejoint alors la jeunesse anticléricale qui renversa le régime ultra-conservateur de la Restauration. A l'école de Voltaire, elle ne voit plus que superstitions dans toute manifestation religieuse. Elle a encore moins d'indulgence pour l'Islam que pour le catholicisme quand elle ne se sert pas de l'un pour dénoncer l'autre. Les manifestations religieuses sont, à ses yeux, des pièges tendus aux femmes ignorantes. Elle se moque des esprits "el-ahfrit", méprise les santons, Les saints populaires et les derviches-tourneurs qui surprennent tous les voyageurs occidentaux, et utilise à l'égard de ces dévotions une formule très voltairienne, "*c'est une espèce de paratonnerre moral!*". Cette tournure d'esprit la met souvent en porte à faux avec ses voisines musulmanes mais suscite également des tentatives d'explications réciproques. Ainsi, du "débat" sur les vertus du baptême chrétien et de son équivalent dans la société égyptienne. Lorsque Suzanne est invitée à la cérémonie des relevailles et de la présentation du nouveau-né chez ses voisines, elle tente sans grand succès d'expliquer la conception du péché originel et de la purification de l'enfant par le baptême chrétien. Condamnation originelle qui la révolte d'ailleurs. A l'inverse, malgré ses préventions contre les superstitions de ses amies, et peut-être à cause de sa fibre maternelle, elle devine le sens des rites musulmans :

"Machallah, leur sac de grain, parlait bien mieux à leur intelligence et rassurait davantage leur sollicitude maternelle pour le pauvre petit être qui, éclos sous la loi de Mahomet, pur et béni par sa mère et par le Coran, n'avait nul besoin de purification".(21)

Cette indulgence est à la mesure de son intégration. Le partage de la vie quotidienne mais surtout la pratique médicale des accouchements tissent une connivence féminine au delà des mots et de la diversité des coutumes, qui entraîne un début d'acculturation.

Suzanne pénètre dans les cercles variés du Caire, et étudiant les coutumes des "sectes", comme elle les nomme, arménienne, copte, juive, a de nombreuses occasions de juger de ce qu'elle appelle "la puissance des

préjugés”. Toutefois, rien de lourd ni de systématique dans son approche critique, mais de petits dialogues bien enlevés. Suzanne qui aime plus l'humour que la réprobation, n'est pas une recrue facile à convertir quand elle est invitée par ses voisines. La curiosité est réciproque, et tout en échangeant force moka et pâtisseries, les questions fusent sur la vie française, sur les bonnes manières et en premier lieu sur les relations avec le sexe opposé. Dans ces conversations de voisinage, il y a tout un jeu subtil d'entrée en contact, d'échanges. Ces femmes sont chez elles, dans leur culture, avec leur langue, et interrogent l'étrangère. Suzanne, qui n'en peut mais devient de facto l'ambassadrice de l'"ailleurs". Elle baragouine tant bien que mal un peu d'arabe, et n'a que très peu de possibilités de s'exprimer et de défendre son point de vue. Aussi prend-elle le plus souvent le parti de se rehausser par de petites provocations:

“Je me transformai en agent provocateur et me mis à critiquer leurs voiles épais et incommodes, leur réclusion; puis je cherchai à leur faire comprendre nos usages polis et sociables.” (22)

Et de raconter avec délice les attentions des Français à l'égard des dames:

“Jugeant que le philtre satanique était dosé suffisamment pour une première fois, je réclamai à mon tour la fantasia promise.”

Suzanne relate une autre occasion où elle s'est tirée d'affaire de cette sorte, par la provocation. Afin de parcourir la ville en solitaire ou aller soigner les malades sans être remarquée, elle avait pris l'habitude de revêtir des vêtements levantins, et de s'envelopper de grands voiles. Façon qui n'est pas sans rappeler beaucoup de récits d'écrivains-hommes qui, pour pénétrer la société musulmane, se déguisaient en Arabes. Or, un jour, Suzanne rejoint dans cette tenue ses amies coptes dans les galeries réservées aux femmes à l'intérieur de l'église franque, qui, à l'abri de tout regard masculin, s'étaient débarrassées de leurs voiles. Or voilà que Suzanne, toute au spectacle, oublie d'enlever le sien. Bientôt, c'est l'étonnement parmi les voisines qui soupçonnent un homme de se cacher sous ces atours levantins. Tandis que les vieilles, gardiennes des moeurs, deviennent soupçonneuses, les plus jeunes sont de plus en plus excitées par la présence d'un possible jeune

homme. Suzanne, qui a compris le malentendu, se garde de le dissiper jusqu'à la fin de la messe. La française finalement reconnue, éclate un rire général.

“Nous nous quittâmes les meilleures amies du monde” ajoute Suzanne, enchantée de la plaisanterie.

Or, cet épisode est extrêmement intéressant si on se rappelle que Suzanne avait été à son arrivée très effrayée par les fantômes voilés et que le voile représente pour elle le signe fort et haïssable de la servitude. Le port du voile est néanmoins devenu un jeu agréable. Au contraire de Nerval qui, déguisé, veut surprendre les secrets des intérieurs arabes et que ne quitte pas la crainte d'être démasqué, Suzanne veut être devinée, provoquer le rire et la connivence des femmes. Le but de la plaisanterie est bien encore de se moquer du port du voile, mais le ton a perdu beaucoup de son sérieux et de sa sécheresse depuis qu'elle se plaît au milieu de la sociabilité des femmes égyptiennes.

Avec le temps, la réputation médicale de Suzanne semblant s'être élargie, elle est appelée à visiter des milieux plus relevés. Suzanne, dont nous avons vu plusieurs fois la vanité parisienne, a du mal à cacher son plaisir d'être invitée dans les harem de grands personnages et ne résiste pas au plaisir de donner à sa lectrice une idée de sa promotion:

“C'est pour ainsi te faire franchir l'espace qui sépare la rue Saint-Denis de la rue de la Paix”

Mais elle ajoute pour se justifier:

“C'est une assez belle cage, disais-je à part moi, en parcourant ces salles.” (23)

Dans le harem de Hassan-Bey, les femmes imposantes et couvertes de bijoux, entourées de nombreuses servantes et esclaves, l'intimident grandement jusqu'à l'arrivée du maître de céans, qui va retourner la situation en sa faveur. Car le Bey lui parle de Paris et de sa francophilie, ce qui flatte au plus haut point sa coquetterie et son patriotisme. Sans s'avouer qu'elle fait sa cour tout autant que les autres “recluses” du harem. On sympathise. Et là se place un retournement intéressant. Le Bey s'amuse à crayonner les caricatures de ses amis français avec beaucoup de talent, et toute la suite des

dames du harem en rien de bon coeur. Suzanne, au fond bien surprise d'être placée dans le camp des "regardés" et qui plus est, des "caricaturés" par des "recluses" qu'elle traitait d'"enfants en récréation", doit conclure, bonne joueuse:

"Je notai, en passant, ce symptôme à l'article progrès" (24)

Suzanne rejoint ainsi le camp des amies des femmes orientales. Il faut comparer cette visite au harem de Hassam-Bey avec les lettres de Lady Mary Montagu sur la vie au Sérail d'Istanbul. Cet ouvrage de la femme de l'ambassadeur anglais auprès de la la Sublime Porte en 1717, était la référence des voyageurs du temps. Fine et cultivée, Lady Mary Montagu était turcophile au point de donner souvent la préférence aux moeurs du harem sur celles de la cour anglaise. Dans ses lettres, elle repousse les clichés:

"J'aurais plutôt tendance, par un esprit de contradiction bien féminin, à vous dire la fausseté de la plus grande partie des récits... C'est... très plaisant de voir avec quelle tendresse lui et ses confrères écrivains-voyageurs (elle parle d'une connaissance) se lamentent sur la réclusion malheureuses des Turques qui sont (peut-être) plus libres qu'aucune femme au monde, et sont les seules à couler une vie de plaisirs ininterrompus, exempte de soucis" (25)

Lady Montagu se moque de tous ces voyageurs qui "ne manquent jamais de décrire la condition des femmes, qu'aucun auteur assurément n'a pu voir". Elle les a vues et s'est sentie aussitôt dans "son monde" aristocratique de femmes belles, obligeantes, et cultivées.

"on ne verrait en elle qu'une dame née et élevée pour être reine, bien qu'elle ait été éduquée dans un pays que nous appelons barbare. En un mot, nos beautés anglaises les plus célèbres pâliraient à côté d'elle." (26)

Si elle laisse tout de même entendre que la liberté des Turques est limitée, et leur crédulité parfois surprenante, l'ambassadrice, comme Montesquieu avec ses Persans, invite les Occidentaux à regarder chez eux avant de sourire.

Suzanne, dans les milieux plus populaires où elle évolue, a moins de distanciation idéalisante dans ses observations. Plus engagée dans une lutte

pour l'amélioration de la vie des femmes, témoin des besoins éducatifs et médicaux de ces femmes, nous l'avons vu, elle est moins sûre que Lady Montagu de la réalité du bonheur dont semblent jouir les habitantes des harems, ce qui ne l'empêche pas d'être attirée par la sociabilité traditionnelle des femmes égyptiennes. Mais elle résiste sur un point important: la sensualité.

X. "Nous voulûmes Clara et moi, visiter les bains publics. C'est le lieu le plus complet et le mieux approprié pour observer les femmes du Caire. Nous voulûmes juger si l'attrait qu'elles y trouvent justifie leur empressement à s'y rendre."(Suzanne Voilquin)

Les voyageuses ne sont pas moins curieuses que les hommes de ces coutumes si exotiques dans l'esprit occidental, curiosité visible dans ces mots, voir, observer, juger. Là encore, le parti pris d'idéalisation de Lady de Montagu lui permet d'éviter toute gêne. Elle pose sur les Turques au bain un regard presque masculin, sans qu'on sache si l'ambassadrice aimait réellement participer à la fête:

"Il est difficile de vous représenter la beauté de la scène; la plupart des femmes étaient bien proportionnées et avaient la peau très blanche, d'une douceur et d'un brillant parfait, grâce à l'usage fréquent des bains."(27)

La comtesse de Gasparin(28), autre aimable aristocrate, écrivaine française, fait une visite aux bains de Constantinople en 1865, en touriste décidée à tout connaître. Elle évoque avec beaucoup de charme les silhouettes de femmes dans la pénombre embuée de grottes aussi chaudes que l'enfer. Invitée à se joindre au groupe des baigneuses, elle fuit et ne cache pas sa gêne. La nudité riieuse de ces femmes turques l'a surprise et troublée, de toute évidence. Ce texte, dont on a souligné la sensualité homosexuelle refoulée, manifeste la découverte par une protestante pieuse du Second Empire de la sensualité inhérente au monde de la sociabilité féminine, pleine de caresses, de baisers, de petites tapes accompagnées de rires, de plaisanteries, enfin de tout ce qui est refusé aux femmes françaises

bien élevées.

Suzanne brûle aussi de connaître ces fameux hammam. Comme toujours, son regard, au contraire de celui des femmes de l'aristocratie, a la précision et parfois la sécheresse de l'ethnographe. Elle décrit avec une grande minutie le rituel des bains, les instruments, les étapes, les gestes. Elle note les nuances sociales visibles entre les femmes. Pas d'esclaves ni d'odalisques mais des femmes du peuple et des cetti(dames). Mais la distance qu'elle tente de maintenir avec les baigneuses s'amenuise progressivement. Elle prend son bain avec son amie Clara et s'abandonne au bien-être sous les regard curieux et moqueurs des habituées:

“Nous restâmes là plusieurs heures à jouir de la vue de ces écoliers en récréation, et primes par contenance et par besoin force café, charmées toutes deux de nous initier aux secrets de la toilette orientale.”(29)

Il est intéressant de comparer son texte avec celui de Clemens Lamping, soldat allemand en Algérie en 1841. Il décrit le même bien-être, mais sans ressentir la moindre gêne sous le regard de l'autre.

“ Le bain fut excellent, et tout ça pour un franc. Après avoir fait trempette dans l'eau de tiède, deux Arabes bien nourris se mirent à me froter avec des brosses et à me malaxer de leurs poings de telle sorte que je crus bien que ces types allaient me briser tous les os. Ensuite, on me frictionna le corps avec de l'huile odorante, et, pour finir, on m'enveloppa dans un burnous et me présenta une pipe et une tasse de café noir. Comme je ne fume pas, je ne rendis hommage qu'au café. Régénéré quoiqu'un peu fatigué, je sortis et repris ma vadrouille dans les rues.” (30)

Les récits d'hommes s'étendent en général sur la description narcissique des sensations de leur propre corps. Chez Suzanne comme chez Madame de Gasparin, de la gêne éprouvée sourd la conscience de la présence de l'autre; elles sont troublées d'être observées et jugées à leur tour.

Suzanne est sensible à ce regard “provocant” mais elle se raidit dès que les manifestations de cette sensualité prennent un caractère sexuel évident. Ces manifestations l'agressent et suscitent une fermeture immédiate. Chez ses voisines, elle est surprise de voir les femmes, “ avec une grande liberté”, les

jeunes filles, “*pour qui rien n'est caché*”, rire beaucoup des évocations les plus “*grotesques*” de l'amour. Et de conclure:

“La pudeur du langage, la chasteté de l'esprit et du coeur, toute cette poésie de la femme n'existe pas ici.” (31)

A l'opposé de la pudibonderie de Suzanne, Lady Montagu parle du sexe avec un humour et une liberté très 18^e siècle. De ces mêmes danses qui scandalisent la saint-simonienne, elle écrit:

“Les danseuses à demi-renversées, puis se reprenant avec un tel savoir faire que la prude la plus froide et la plus rigide ne les auraient pas regardées sans penser à des choses qui ne se disent pas!” (32)

Avec Suzanne et Mme Gasparin, nous sommes au 19^e siècle; elles ont assimilé une morale sexuelle beaucoup plus sombre. Et Suzanne, autodidacte, frottée de petite bourgeoisie parisienne, voit dans la sentimentalité romantique de la pudeur féminine un signe éminent du progrès des moeurs et s'offusque des libertés “populaires” des femmes égyptiennes de son quartier. Elle est scandalisée par les rites religieux licencieux ou les danses des almées. Il n'est pas jusqu'à ses déceptions sentimentales personnelles qui lui font parler des moeurs sexuelles des Cairotes avec moins d'humour qu'à l'accoutumée. Pourtant, avec le temps, même en ce domaine sensible, elle finit par contenir son émotion:

“Aux pressantes questions qu'elles m'adressèrent (sur les danses), je me contentai de de leur dire en souriant:koïs kitir (c'est joli beaucoup). Je me gardai de froisser par une seule remarque le sentiment hospitalier qui m'avait fait accueillir dans leur assemblée.” (33) Suzanne a donc abandonné la provocation.

Conclusion: “Ce fut donc la dernière excursion que je fis dans la vie privée de ce peuple. Je l'aimais, car je l'avais toujours trouvé doux de caractère, charitable et hospitalier de coeur.”(Suzanne Voilquin)

“Nous pouvions contempler à notre aise, du haut de notre observatoire, ces

têtes...

Ce “nous” extensif du “je” de Théophile Gautier ne convient pas au texte des *Souvenirs*.

Suzanne, assez peu intéressée par les vestiges du passé au milieu de toute l'égyptomania de son temps, et refusant la position du spectateur, s'est faite aussi personnellement égyptienne que possible. Sans taire ses surprises, ses déceptions, ses jugements, ses progrès. Sans renoncer à croire à sa “mission civilisatrice” mais sans prétendre tout comprendre de la vie des femmes à laquelle elle s'était mêlée.

“il ne faut pas appliquer nos idées à ce qui se passe en Orient” écrit Nerval.

Suzanne serait prête à le penser si elle n'était venue avec une foi chevillée au corps et à l'âme, l'avènement d'une société plus juste, en France comme en Egypte. Cette femme intelligente et sensible, sortie d'un milieu populaire, flouée par la vie, par le mariage et la maternité, a beaucoup attendu du progrès annoncé par des générations de révolutionnaires utopistes. En quoi consiste, à ses yeux, ce progrès? Elle y revient souvent tout au long de ses *Souvenirs*. Moins de misère et plus de travail, mais surtout, la reconnaissance sociale et le respect de la dignité pour tous et d'abord pour les femmes. D'où ses revendications passionnées: l'éducation, la culture, la liberté de choisir son conjoint. Or que trouve-t-elle en Egypte? Des femmes encore plus pauvres, plus ignorantes et plus surveillées qu'en France. Des “enfants”, dit-elle souvent. Expression qui nous agace par ce qu'elle implique aujourd'hui de maternalisme, mais que Suzanne emploie toujours avec tendresse, puisque ce sont des enfants qu'elle croit pouvoir soigner, instruire, libérer, et qu'à ses yeux, la femme est d'abord maternelle.

Cette façon de penser, pour être banale au 19e siècle, n'en n'est pas moins très supérieure à la vision “odalisque”. Mais Suzanne ne s'en tient pas à la pitié des missionnaires. Car son féminisme associe cette “enfance” des femmes à la critique de la société patriarcale, en Egypte comme en France. On ne peut reprocher à cette autodidacte de ne pas connaître en profondeur la société musulmane. On peut sourire de sa foi révolutionnaire aux couleurs nationales, encore qu'elle n'ait pas ménagé ses critiques dans son “tour de

France". Il reste qu'elle est persuadée de l'universalité du combat pour l'amélioration de la vie des femmes. Foi qui peut faire obstacle à la compréhension de la société égyptienne mais qui l'éloigne radicalement de l'exotisme.

L'incompréhension la plus importante entre Suzanne et ses amies égyptiennes tourne autour de l'expression de la sexualité. Les jugements de Suzanne traduisent les réactions de son milieu social. Autodidacte, consciente de l'injustice des possibilités offertes aux ouvrières, nourrie de romans- elle aime ceux de Georges Sand- elle voit dans le raffinement sentimental une promotion culturelle et spirituelle énorme pour les femmes. Face aux grossièretés du mariage ou de la pauvreté des relations hommes-femmes de son temps, la préciosité romantique qui voile les réalités sexuelles lui semblent un progrès absolu. Elle ne peut interpréter son propre refoulement qu'en termes de progrès moral. Cette vision l'empêche de comprendre la sexualité des femmes égyptiennes. D'où ses jugements négatifs qui opposent "matière", le comportement des Égyptiennes, et "esprit", son comportement. Mais comme elle ne veut pas condamner ses amies, elle préfère les juger enfants.

"Elles n'eussent d'ailleurs rien compris à ma répulsion pour toute impudeur dramatisée. Cette exubérance des passions charnelles qui produit autour de moi cette joie si vraie ne tient-elle pas, me disais-je, à ce que ce peuple enfant n'a encore que des sensations et qu'il lui reste pour se compléter à progresser jusqu'aux sentiments?" (34)

Cette vision naïve et sentimentale l'oppose non seulement aux écrivains-voyageurs ou à ses compagnons saint-simoniens qui ont peu de scrupules en la matière, mais aussi à d'autres points de vue féminins, à la liberté de pensée et à l'aisance aristocratique de Lady Montagu ou à la tolérance aimable de la comtesse de Gasparin. Celle-ci, également peu à l'aise devant l'exubérance des dames turques, a une position moins sévère que Suzanne. Les Turques ne connaîtraient pas les joies raisonnées, pudiques des femmes chrétiennes, mais elles auraient su conserver une féminité, une innocence, perdues par les femmes occidentales. Selon Mme de Gasparin, les Occidentales de son

temps auraient poussé la libération jusqu'à devenir de "jeunes garçons", ce qui ne semble pas lui plaire outre-mesure.

Dans tous les textes écrits au féminin, le thème de la sexualité de l'Orient interpelle les voyageuses tout autant que les voyageurs. Pour nombre d'entre elles, l'audace d'entreprendre un long voyage a répondu en grande partie au désir d'échapper à une image trop "féminine" du sexe faible dans leur pays. Ce sont de fortes personnalités, convaincues de la valeur des femmes, toujours et partout mise sous le boisseau. Se voulant fortes, partisans de l'émancipation des femmes sous des formes diverses, elles hésitent entre deux attitudes face aux femmes d'Orient (ou du Pérou dans le cas de Flora Tristan). Soit elles admirent chez toutes les femmes la beauté et l'intelligence de leur sexe qu'aucun tyran ne peut étouffer; c'est le cas de lady Montagu ou de Flora Tristan. Et elles vont jusqu'à démontrer par cette voie que les Européennes sont peut-être bien plus exploitées qu'il n'y paraît. Soit elles sont prises de compassion face à ces femmes vues comme des "objets sexuels" dont toute la destinée n'est que de plaire. Vision évidemment renforcées par les récits des voyageurs masculins. Cette compassion fait secrètement écho à leurs propres souffrances. C'est le cas de Suzanne Voilquin.

Madame de Gasparin montre une réaction encore plus subtile peut-être. Au milieu des femmes du hammam, elle, l'aristocrate française du Second Empire, qui ne doutait pas de la supériorité raffinée de sa culture, développe soudainement une sorte de complexe d'infériorité: elle avoue s'être sentie trop masculine, ou pour tout dire, un peu "hommasse" auprès de femmes qui lui semblent avoir gardé tant de charme féminin.

Dans cette confrontation avec un "modèle" qu'elles croient entièrement destiné à "plaire", qu'elles refusent donc, les voyageuses ne sont pas toujours aussi assurées qu'on pourrait le croire; Leurs féminismes divers chavirent parfois devant la crainte de perdre, elles, femmes européennes, leur "pudeur", leur "romantisme", leur "charme", quelques soient les mots choisis. Cette peur traduit, plus ou moins clairement avouées, une réaction et une réponse au regard des femmes du pays visité. Sous le regard

interrogateur des autres femmes, Suzanne et les autres se sont senties interpellées, touchées, troublées.

Nous pouvons nous demander jusqu'où Suzanne aurait pu mener le dialogue si son séjour n'avait pas été interrompu par l'évolution politique et militaire de l'Égypte, proie convoitée par la France et l'Angleterre. Elle avait prévu de continuer son travail médical dans ce pays. Rentrée en France en août 1836, Suzanne Voilquin devait obtenir son diplôme de sage-femme à la faculté de médecine de Paris en 1837 et créer une association d'aide aux filles-mères dans son quartier de Saint-Merry. Mais la nécessité de subvenir aux besoins des siens allait la pousser à repartir en Russie comme lectrice, en 1839, en attendant des jours meilleurs:

“ Forcée de vendre complètement mon temps, mon langage, toute ma vie extérieure, je dus comprimer mon cœur et ma volonté, ne réservant que ma pensée de libre! Aussi du moment que je mis le pied sur ce navire, j'acceptai sans restriction, cette vie isolée et froide de l'exilée sans fortune, me répétant que, dans le présent, elle me faisait accomplir un devoir et me laissait l'espoir de retrouver, plus tard, dans l'indépendance, ma liberté d'action(35)

Notes.....

1. *Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simonienne en Égypte*. Introduction de Lydia Elhadad. Actes et mémoires du peuple.Maspéro.1978. Les *Souvenirs* de Suzanne Voilquin(1801-1876) seront désignés dans la suite de cet article par l'abréviation:S.V.
2. Cf. les thèses de Sarga Moussa, in *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient, 1811-1861*. Klincksieck.1995. En réponse au livre de Edward Saïd, *Orientalism*. Trad. française chez Seuil. 1980.
3. Flora Tristan(1803-1844), *De la Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*. Delaunay.1985.
4. J.Cl.Berchet, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*. Laffont.1985.
Robert Solé, *L'Égypte, passion française*. Seuil.1997.

5. S.V. p.142
6. S.V. p.141
7. Le mouvement des femmes saint-simoniennes n'est pas sans rappeler dans certains aspects de son action le développement des missions de femmes. Cf. P.Guillaume, *Le monde colonial, XIX-XXe siècles*. Colin.1997. Et Y.Turin, *Femmes et religieuses, le féminisme en religion*. Nouvelle cité.1989.
8. S.V.p.142
9. S.V.p.231
10. Tahtāwi, *L'or de Paris, relation de voyage 1826-1831*. Trad. Amouna Louca. Sindbad.1988.
11. S.V.p.233
12. Tahtāwi, idem p.93.
13. Mary louise Pratt, *Imperial eyes, travel writing and transculturaion*. Routledge. 1982.
14. S.V.p.231
15. Tahtāwi, id. p.152.
16. S.V.p.241.
17. S.V.p.242.
18. Tahtāwi, id.p.145.
19. S.V.p.247.
20. Y. Verdier, *Façons de faire, façons de dire*. Gallimard.1979..
21. S.V.p.283.
22. S.V.p.322.
23. S.V. p.356.
24. S.V.p.363.
25. Lady Mary Montagu, *L'Islam au péril des femmes, une Anglaise en Turquie au XVIIIe siècle*. Lettres envoyées à ses amis en 1717 et 1718. La Découverte. 1991.
26. Lady Montagu, id.p.165.
27. Id. P.206.
28. La Comtesse de Gasparin(1813-1894), *A Constantinople*. M.Levy,1867.

29. S.V.p. 277.
30. Clemens Lemping, *Souvenirs d'Algérie (1840-1842) Erinnerungen aus Algerien*. Trad. Allain Carré. Ed.Bouchene.2000.
31. S.V.p.323.
32. Lady Montagu,id.p.166.
33. S.V.p.377.
34. S.V.p.377.
35. S.V.p.402.

